

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Wakefield
Le Hall de l'imagination

NATHANIEL HAWTHORNE

L'Artiste du beau

Traduit de l'anglais par
ALEXANDRA LEFEBVRE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

TITRE ORIGINAL
The Artist of the Beautiful

PASSANT dans la rue au bras de sa jolie fille, un homme âgé émergea de la pénombre du soir nuageux et pénétra dans le cercle de lumière que déversait sur le pavé la fenêtre d'une petite boutique. Il s'agissait d'une fenêtre en saillie; et à l'intérieur, y était suspendu un assortiment de montres – en chrysocale, en argent, et une ou deux en or – tournant toutes le dos à la rue, comme si, de méchante humeur, elles rechignaient à donner l'heure aux passants. Dans la boutique, de profil par rapport à la vitrine, son pâle visage penché sur quelque mécanisme délicat placé sous le faisceau lumineux d'une lampe d'atelier, était assis un jeune homme.

– Que fait donc Owen Warland? marmonna le vieux Peter Hovenden, lui-même horloger à la retraite et ancien maître d'apprentissage du jeune homme en question, dont la présente occupation l'intriguait. À quoi travaille-t-il? Pas une seule fois en six mois je ne l'ai vu autant absorbé par son travail. Son habituelle folie passerait les bornes s'il s'était mis en tête de découvrir le Mouvement Perpétuel. Et pourtant, j'en sais assez sur mon métier pour savoir

The Artist of the Beautiful a paru pour la première fois dans la *Democratic Review* en 1844.
© Éditions Allia, Paris, 2004, 2021.

que ce n'est guère le mécanisme d'une montre qui l'accapare en ce moment.

– Peut-être, père, dit Annie sans montrer beaucoup d'intérêt pour le sujet, peut-être Owen invente-t-il un nouveau système d'horlogerie. Je suis sûre qu'il a assez d'ingéniosité pour cela.

– Puh, ma pauvre enfant ! Il a tout juste l'ingéniosité requise pour inventer un jouet hollandais, répondit son père qui, plus d'une fois, avait été irrité par le génie déroutant d'Owen Warland. La peste soit de cette sorte d'ingéniosité ! Si j'en crois mon expérience, tout ce qui en a résulté a été de dérégler la plupart des meilleures montres de ma boutique. Il éjecterait le soleil hors de son orbite et détraquerait complètement le cours du temps si, comme je le disais, son ingéniosité pouvait s'attacher à autre chose qu'un jouet d'enfant.

– Chut, père ! Il vous entend, murmura Annie en exerçant une pression sur le bras du vieil homme. Son oreille est aussi délicate que ses sentiments, et vous savez comme il est aisé de les bouleverser. Partons d'ici.

Ainsi, Peter Hovenden et sa fille Annie reprirent-ils leur chemin sans ajouter un mot, jusqu'au moment où, dans une rue à l'écart de la ville, ils vinrent à passer devant la porte ouverte de l'échoppe d'un forgeron. À l'intérieur, on

pouvait voir la forge tour à tour s'embraser, illuminant le plafond haut et sombre, puis confiner sa flamme là où le charbon était disséminé, selon que le soufflet crachait de l'air ou, au contraire, l'aspirait dans ses vastes poumons de cuir. Dans les intervalles de lumière, il était possible de distinguer les objets placés dans les coins les plus reculés de la boutique, ainsi que les fers à cheval accrochés aux murs ; dans les ténèbres momentanées, le feu semblait luire faiblement dans un espace flou aux contours indistincts. Surgissait, dans cette alternance de flamboiement et de ténèbres crépusculaires, la silhouette mouvante du forgeron, digne d'être observée dans ce spectacle d'ombre et de lumière, où le feu luttait contre la nuit noire comme si chacun tirait sa force sublime de l'autre. L'homme extirpa du foyer une barre de fer rougie à blanc, la déposa sur l'enclume avant de lever son bras puissant, et fut bientôt enveloppé d'une myriade d'étincelles que les coups de son marteau éparpillaient dans l'obscurité environnante.

– Voilà enfin une vision plaisante, dit le vieil horloger. Je sais ce que c'est de travailler l'or, mais donnez-moi un travailleur du fer, et je m'incline devant lui. Son labeur s'exerce sur une réalité. Qu'en penses-tu, ma fille ?

– Je vous en prie, père, ne parlez pas si fort, murmura Annie. Robert Danforth va vous entendre.

– Et alors ? dit Peter Hovenden. Je le répète, il est bon et sain de confronter sa propre force à la réalité, et de gagner son pain au moyen de son bras nu et musclé. Un horloger s'arrache les cheveux sur des mécanismes d'une complexité insoupçonnée et y perd la santé ou, comme moi, la vue ; pour se retrouver à l'âge de la maturité ou peu après dépassé dans sa profession, incapable de faire autre chose et pourtant trop pauvre pour vivre à son aise. Donc je le répète, accordez-moi la force. Et alors vous verrez comme cela débarrasse votre homme de toutes ses idées folles ! Avez-vous jamais entendu parler d'un forgeron aussi fou que cet Owen Warland, là-bas ?

– Bien dit, oncle Hovenden ! rugit Robert Danforth de sa forge, d'une voix pleine et profonde, et joyeuse, qui fit vibrer le toit. Et que dit Mlle Annie d'une telle philosophie ? Sans doute qu'il est plus délicat de rafistoler une montre de dame que de forger un fer à cheval ou un gril.

Annie tira son père en avant, sans lui laisser le temps de répondre.

Mais il nous faut retourner à la boutique d'Owen Warland et méditer l'histoire et la

personnalité de ce dernier plus que n'auraient jugé utile de le faire Peter Hovenden et probablement sa fille Annie, ou encore l'ancien camarade de classe d'Owen, Robert Danforth, au regard d'un sujet aussi insignifiant. Dès le moment où ses petits doigts avaient pu saisir un couteau de poche, Owen avait révélé une délicatesse et une habilité remarquables, qui tantôt débouchaient sur de charmantes figurines de bois, des fleurs et des oiseaux principalement, et tantôt semblaient se vouer aux mystères cachés de la mécanique. Mais c'était toujours à des fins esthétiques, et jamais pour contrefaire l'utile. Il ne construisait pas, comme la foule des petits artisans en culotte courte, des moulins à vent au coin d'une grange, ou des moulins à eau sur le ruisseau voisin. Ceux qui avaient remarqué chez le gamin cette disposition singulière, au point de penser qu'elle méritait d'être observée de près, avaient parfois des raisons de supposer qu'il cherchait à imiter les mouvements gracieux de la Nature, tels ceux produits par le vol des oiseaux ou l'activité de petits animaux. Il semblait s'agir, en fait, d'un nouvel accomplissement de l'amour du Beau qui, peut-être, aurait pu faire de lui un poète, un peintre ou un sculpteur, et qui était aussi épuré de tout vulgaire utilitarisme que

s'il se fût exprimé dans l'un ou l'autre de ces Beaux-Arts. Il regardait avec un dégoût peu commun le mouvement lourd et répétitif des machines ordinaires. Emmené un jour voir une locomotive à vapeur dans l'idée que sa compréhension intuitive des procédés mécaniques s'en réjouirait, il pâlit, et parut de plus en plus souffrant, comme s'il avait été mis en face de quelque chose d'anormal et de monstrueux. Ce sentiment d'horreur était causé en partie par le gigantisme et la terrible énergie du Monstre de Fer; car l'esprit d'Owen s'attachait au microscopique, et tendait spontanément vers la minutie, en accord avec son corps menu et la merveilleuse petitesse de ses doigts au délicat pouvoir. Non que le sens de la beauté chez Owen se réduisît à un goût pour la mièvrerie. L'idée du Beau est sans rapport avec la taille, et peut se développer aussi parfaitement dans un espace si petit qu'il nécessite une investigation microscopique que dans l'ample demi-cercle délimité par l'arc-en-ciel. Quoi qu'il en soit, la petitesse caractéristique de ses objets et réalisations rendait peut-être le monde plus incapable encore de saisir le génie d'Owen Warland. Les proches du garçon ne virent rien de mieux – non sans raison peut-être – que de le placer comme apprenti chez un horloger,

dans l'espoir que son étrange habileté pût ainsi être régulée et exploitée à des fins utiles.

Nous connaissons déjà l'opinion de Peter Hovenden sur son apprenti. Il n'y avait rien à tirer du garçon. La rapidité d'Owen à saisir les mystères de la profession, il est vrai, était incomparable. Mais il oubliait ou méprisait totalement le noble dessein du métier d'horloger, et ne se souciait pas plus de mesurer le temps que si celui-ci s'était fondu dans l'éternité. Aussi longtemps toutefois qu'il resta sous le joug de son vieux maître, son irrésolution permit, pour peu qu'elle fût soumise à une surveillance étroite assortie d'injonctions précises, de contenir les excentricités de son génie. Mais lorsqu'il acheva son apprentissage et reprit la petite boutique de Peter Hovenden, contraint de l'abandonner en raison de sa vue défaillante, alors les gens purent mesurer à quel point Owen Warland était inapte à guider le Père Temps, cet aveugle vieillard, dans sa course quotidienne. L'un de ses projets les plus rationnels fut d'adjoindre un dispositif musical aux mécanismes de ses montres afin que les âpres dissonances de la vie fussent rendues si possible mélodieuses et que chaque instant qui s'échappait tombât dans les abysses du Passé en une harmonie de gouttes d'or. Si une horloge de

famille était confiée à ses bons soins – une de ces grandes et anciennes horloges qui se sont presque alliées à la nature humaine à force de mesurer la vie temporelle des générations successives – il prenait sur lui d'arranger une danse ou une procession funéraire sur son vénérable cadran, avec des figurines représentant douze heures joyeuses ou mélancoliques. Plusieurs excentricités de ce genre eurent raison de la réputation du jeune horloger auprès de cette catégorie de gens posés et pragmatiques qui estiment qu'on ne badine pas avec le temps, ou considérant encore qu'il est le meilleur moyen de gravir les échelons et de prospérer en ce monde, voire de se préparer pour le suivant. Sa clientèle diminua rapidement – un malheur qu'il considéra probablement comme un heureux accident, car il se plongeait de plus en plus dans une mystérieuse occupation, qui absorbait toute sa science et sa dextérité manuelle, tout en laissant libre cours aux inclinations singulières de son génie. Plusieurs mois s'étaient déjà consumés dans cette quête. Après que le vieil horloger et sa jolie fille l'eurent observé depuis la rue obscure, Owen Warland fut saisi d'un tressaillement nerveux qui agita sa main de tremblements trop violents pour qu'elle pût continuer son délicat travail.

– C'était elle, Annie! murmura-t-il. J'aurais dû le deviner aux battements de mon cœur avant même d'entendre la voix de son père. Ah, comme il bat! Je vais à peine être capable de me remettre à cet exquis mécanisme. Annie – ma tendre et chère Annie – tu dois raffermir mon cœur et ma main, et non les ébranler; car si je m'acharne à vouloir donner forme à l'esprit même du Beau, et lui transmettre le mouvement, c'est pour toi et toi seule. Oh, cœur frénétique, calme-toi! Si tu contraries ainsi mon labeur, alors m'envahiront des rêves vagues teintés d'insatisfaction qui, demain, me laisseront sans force.

Alors qu'il tentait de se remettre à la tâche, la porte de la boutique s'ouvrit pour livrer passage à la silhouette même qui avait suscité l'admiration de Peter Hovenden, alors qu'elle surgissait, massive, dans le jeu d'ombres et de lumières de la forge. Robert Danforth avait apporté avec lui une petite enclume de sa propre fabrication, d'une conception spécifique, que le jeune homme lui avait commandée récemment. Owen examina l'outil et le jugea conforme à ses exigences.

– Eh bien, oui, dit Robert Danforth, emplissant la boutique de sa voix puissante comme le son d'une basse de viole, je me considère

comme l'égal de quiconque dans mon domaine; mais dans le tien, j'aurais fait piètre figure avec un poing comme celui-ci, ajouta-t-il en riant, tandis qu'il posait sa grosse main à côté de celle, délicate, d'Owen. Et alors! Je mets plus de force dans un seul coup de marteau que toi depuis que t'as débuté comme apprenti. Pas vrai, dis?

– Plus que probable, répondit Owen de sa voix faible et fluette. La force est un monstre terrestre. Et je n'y prétends guère. Ma force, si force il y a en moi, est toute d'ordre spirituel.

– Soit; mais dis-moi Owen, à quoi travailles-tu? demanda son vieux camarade d'école d'un ton si sonore qu'il fit reculer l'artiste; d'autant que la question abordait un sujet aussi sacré que le rêve qui absorbait son imagination. Les gens affirment que tu cherches le Mouvement Perpétuel.

– Le Mouvement Perpétuel? Quelle idiotie! répliqua Owen Warland avec un geste de dégoût; car il était fréquemment sujet à de petits accès d'irritation. Personne ne pourra jamais le découvrir! C'est un rêve qui peut séduire les hommes dont l'esprit aime à se mystifier, mais pas moi. En outre, à supposer qu'une telle découverte soit possible, il ne vaudrait pas la peine que je gaspille mon temps pour voir ce secret détourné, au bout

du compte, à des fins semblables à celles de la vapeur et de l'énergie hydraulique. Je n'ai certes pas pour ambition de m'enorgueillir de la paternité d'un nouveau modèle de machine à filer le coton.

– Que ce serait drôle, pourtant! s'écria le forgeron en éclatant d'un rire tonitruant au point qu'Owen lui-même et les cloches de verre sur sa table de travail tremblèrent à l'unisson. Ne crains rien, Owen! Aucun de tes enfants n'aura des joints d'acier ni la force requise. Sur ce, je ne vais pas te déranger plus longtemps. Bonne nuit, Owen, et tous mes vœux de succès. Et si tu as besoin d'aide, pour peu qu'un coup franc et massif de mon marteau sur l'enclume soit la réponse à ce que tu cherches, je suis ton homme!

Et dans un autre éclat de rire, l'homme de la force physique quitta la boutique.

– Comme c'est étrange, murmura Owen Warland en appuyant la tête sur sa main, mes rêves, mes aspirations, ma passion pour le Beau, la conscience que j'ai de mon pouvoir de le créer – un pouvoir trop raffiné, trop éthéré pour que ce géant terrestre en ait la moindre idée – tout cela paraît si vain et futile chaque fois que Robert Danforth croise mon chemin! Si je devais trop souvent le rencontrer, il me

rendrait fou. Sa force dure et brutale assombrit et trouble l'élément spirituel qui est en moi. Mais moi aussi, je serai fort à ma façon. Je ne capitulerai pas devant lui!

Il prit sous une cloche de verre un minuscule mécanisme qu'il plaça sous le faisceau de sa lampe, et, le scrutant attentivement au moyen d'une loupe, commença à l'actionner avec un délicat instrument en acier. L'instant d'après, il se rejetait en arrière sur son siège et se tordait les mains, avec une expression d'horreur sur son visage qui rendait ses traits fins aussi impressionnants que ceux d'un géant en pareille circonstance.

– Ciel! Qu'ai-je fait! s'exclama-t-il. Réduit en poussière! – sous l'influence de cette force brutale! – Cela m'a troublé, et ma perception en a été obscurcie. J'ai porté le coup même – le coup fatal – que je redoutais depuis le début. Tout est détruit – le travail acharné de plusieurs mois – le sens de ma vie! Je suis perdu!

Il demeura là, assis, en proie à un étrange désespoir, jusqu'à ce que la flamme de sa lampe vacille dans son support et plonge dans le noir l'Artiste du Beau.

Ainsi en est-il des idées nées de l'imagination, qui semblent si aimables à celle-ci et sans commune mesure avec tout ce que les hommes

jugent de valeur. Au contact du Pratique, elles s'exposent à être brisées et anéanties. Il est requis que l'Artiste de l'Idéal possède une force de caractère qui semble à peine compatible avec sa délicatesse; il lui faut garder sa foi en lui-même, alors que le monde incrédule l'assaille de son scepticisme absolu; il lui faut s'élever contre l'humanité et être à soi-même son seul disciple, aussi bien en respect de son propre génie que des objets vers lesquels il tend.

Owen succomba un temps à cette terrible mais inévitable épreuve. Il traversa plusieurs semaines d'apathie, la tête continuellement dans ses mains, si bien que les habitants de la ville eurent à peine l'occasion de voir son visage. Lorsque, finalement, il le redressa dans la lumière du jour, un changement indéfinissable, une certaine froideur maussade, y était perceptible. De l'avis de Peter Hovenden et de cette catégorie de gens avisés qui pensent que la vie doit être réglée comme le mécanisme d'une horloge, avec des poids de plomb, la modification était indéniablement en faveur du mieux. En effet, Owen se consacrait désormais à son commerce avec un zèle assidu. Il était extraordinaire de voir la gravité obtuse avec laquelle il inspectait les rouages d'une très

vieille montre en argent ; ravissant de ce fait le propriétaire qui, la portant dans son gousset depuis si longtemps, la considérait comme une partie de lui-même, et surveillait dès lors d'un œil jaloux les soins qu'on lui prodiguait. En conséquence de la bonne réputation ainsi acquise, Owen Warland fut invité par les autorités compétentes à régler l'horloge du clocher de l'église. Il réussit si admirablement dans cette entreprise d'intérêt public que, sur la place du marché, les marchands reconnaissaient ses mérites en grommelant ; l'infirmière murmurait ses louanges tandis qu'elle administrait la potion dans la chambre du malade ; l'amoureux le bénissait à l'heure du rendez-vous fixé ; et la ville dans son ensemble remerciait Owen pour la ponctualité avec laquelle sonnait l'heure du dîner. En un mot, le poids qui pesait sur son âme maintenait tout en ordre, non seulement au niveau de son propre système, mais partout où retentissait le carillon métallique de l'église. Détail de moindre importance mais néanmoins révélateur de son état d'esprit présent, lorsqu'il était chargé de graver des noms ou des initiales sur des cuillères en argent, il écrivait les lettres requises dans le style le plus simple, omettant les divers embellissements de sa fantaisie qui, jusque-là, avaient distingué son travail.

Un jour, à l'époque de cette heureuse transformation, le vieux Peter Hovenden vint à lui rendre visite.

– Bien, Owen, dit-il, je suis heureux d'entendre sur toi des compliments de toutes parts ; et particulièrement du clocher du village, là-bas, qui sonne tes louanges à chaque heure du jour. Seulement débarrasse-toi une bonne fois pour toutes de ce fatras d'absurdités sur le Beau – auquel ni moi ni personne d'autre, à commencer par toi, n'avons jamais rien compris – libère-toi de ça, et ton succès dans la vie viendra aussi sûrement que le jour après la nuit. Car, si tu persévères dans cette voie, il se pourrait même que je m'aventure à te confier cette montre ancienne qui est mon bien le plus précieux ; à part ma fille Annie, rien ne m'est plus cher au monde.

– Je n'oserai jamais y toucher, Monsieur, répliqua Owen d'un ton découragé ; car la présence de son vieux maître l'accablait.

– En temps et en heure, dit ce dernier, tu en seras capable.

Le vieil horloger, avec la liberté découlant naturellement de son ancienne autorité, commença à inspecter le travail qu'Owen avait en mains, ainsi que d'autres tâches en suspens. L'artiste, pendant ce temps, pouvait à peine

lever la tête. Rien n'était plus aux antipodes de sa nature que l'intelligence froide et dénuée d'imagination de cet homme, au contact de laquelle tout partait en fumée, hormis la matière la plus dense du monde physique. Owen grogna en son for intérieur et pria avec ferveur pour être délivré de sa présence.

– Mais qu'est-ce cela? s'écria brusquement Peter Hovenden en soulevant une cloche de verre couverte de poussière, sous laquelle apparaissait une sorte de chose mécanique aussi délicate et minuscule que le système anatomique d'un papillon. Qu'avons-nous là! Owen! Owen! Il y a de la sorcellerie dans ces petites chaînes, et ces roues et ces palettes! Regarde! D'un simple pincement entre mon doigt et mon pouce, je vais te délivrer de tout péril futur!

– Pour l'amour du ciel, hurla Owen Warland en bondissant sur ses pieds avec une énergie stupéfiante, si vous ne voulez pas me rendre fou, n'y touchez pas! La plus légère pression de votre doigt me détruirait à jamais.

– Ah, jeune homme! En est-il ainsi? dit le vieil horloger en le regardant avec suffisamment de pénétration pour torturer l'âme d'Owen par toute l'amère critique du monde matériel.

– Suis ton chemin. Mais je te mets en garde une dernière fois, ton mauvais génie réside

dans cette petite mécanique. Faut-il que je l'exorcise?

– C'est vous mon mauvais génie! répondit Owen en proie à la plus vive excitation, vous, et ce monde dur et grossier! Vos pensées de plomb et la consternation dont vous m'accablez sont mes chaînes. Sans cela, il y a bien longtemps que j'aurais accompli la tâche pour laquelle j'ai été fait.

Peter Hovenden secoua la tête avec ce mélange de mépris et d'indignation que l'humanité, dont il était en partie le représentant, se sent autorisée à éprouver envers les insensés qui s'écartent des sentiers battus pour chercher d'autres prix moins poussiéreux. Puis il prit congé en agitant un doigt, avec sur le visage une expression sarcastique qui hanta plus d'une nuit les rêves de l'artiste. À l'époque de la visite de son vieux maître, Owen était probablement sur le point de reprendre l'ouvrage délaissé; cet incident sinistre le replongea dans l'état d'où il avait lentement émergé.

Mais les dispositions naturelles de son âme n'avaient fait qu'accumuler une vigueur nouvelle durant leur apparente mise en sommeil. Comme l'été avançait, il délaissa presque complètement son commerce et permit au Père Temps, pour peu que ce gentleman d'un âge

véritable se laissât représenter par les montres et horloges sous son contrôle, d'errer au hasard de la vie humaine, produisant une infinie confusion parmi le cortège des heures effarées. Il gaspillait la lumière du soleil, comme disaient les gens, à vagabonder par les bois et les champs, et sur les bords des ruisseaux. Là, tel un enfant, il s'amusait à pourchasser les papillons ou à observer les mouvements des insectes d'eau. Il y avait quelque chose de réellement mystérieux dans l'intensité qu'il mettait à examiner ces jouets vivants alors qu'ils batifolaient dans la brise ; ou à scruter quelque impérial insecte qu'il venait de capturer. La chasse aux papillons était un emblème approprié de la quête idéale à laquelle il avait déjà consacré tant d'heures nimbées d'or. Mais l'idée du Beau se soumettrait-elle à sa main comme le papillon qui la symbolisait ? Douces, certes, étaient ces journées, et agréables à l'âme de l'artiste. Elles s'emplissaient de conceptions brillantes qui illuminaient son univers intellectuel comme les papillons illuminent le monde extérieur, et sur l'instant se paraient des couleurs de la réalité, sans le dur labeur, les doutes et les nombreuses déceptions inhérentes à toute tentative pour les rendre sensibles à l'œil humain. Hélas, pourquoi l'artiste – qu'il recoure à la poésie ou à

tout autre matériau – ne se contente-t-il pas de jouir du plaisir intime de la Beauté au lieu de chasser ce mystère insaisissable au-delà des régions éthérées de son esprit pour s'écraser de tout son être frêle en voulant le saisir d'une étreinte matérielle ? Owen Warland ressentait ce désir de donner une réalité extérieure à ses idées aussi irrésistiblement que les poètes ou les peintres, qui redéployaient le monde en une pâle copie de leurs sublimes visions.

Ce fut la nuit désormais qu'il entreprit le lent processus de recréation de l'Idée unique, à laquelle se référait toute son activité intellectuelle. Immanquablement, au crépuscule, il se rendait furtivement en ville, s'enfermait dans sa boutique et travaillait des heures durant, avec dextérité et patience. Parfois, il sursautait en entendant le petit coup sec frappé à sa porte par le veilleur de nuit qui avait repéré, alors que tout le monde aurait dû dormir, les rais de lumière à travers les volets d'Owen Warland. La clarté du jour, à l'aune de la sensibilité maldive de son esprit, lui semblait avoir quelque chose d'intrusif, susceptible d'interférer avec ses projets. Lorsque le temps était inclément ou menaçant, il s'asseyait et reposait sa tête entre ses mains, emmitouflant pour ainsi dire son cerveau sensible, perdu dans la brume de